

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

Directeur politique : Bertrand Renouvin

DU 9 JUIN AU 22 JUIN 1977

7^e ANNÉE — N° 250 — 3,50 F



NOUVELLE ACTION FRANÇAISE — 17, RUE DES PETITS-CHAMPS - 75001 PARIS

repères

Ce numéro parle peu de l'actualité politique. Qu'en dire d'ailleurs? Le plan Barre n'en finit pas d'agoniser dans un climat de fin de régime (la Nation Française d'Arnaud Fabre). Ce régime que Giscard ne prolongera guère même en tentant pour cela d'hypothéquer notre souveraineté (éditorial de Bertrand Renouvin). Plus profond et plus menaçant encore est le nouveau visage de la France tel que le dessinent des technocrates hallucinés (notre reportage en pages centrales sur la ville nouvelle du Vaudreuil). Menaçante est aussi une croissance affolée et effrénée telle que l'analyse Philippe Cournaire (notre débat). Ainsi aboutit-on à une société figée et minéralisée qui sévit d'ailleurs aussi en Scandinavie (entretien avec Henrik Stangerup) et aux États-Unis (notre rubrique Lire avec Donal l'imposteur). Avec à terme un meilleur des mondes dirigé par une nouvelle race des seigneurs? (La presse au crible).

Mais il est réconfortant de constater que de toutes parts les idéologies de pouvoir qui sous-tendent cette conception de la société sont combattues et mises en déroute par la « nouvelle philosophie ». Pierre Boutang à propos des « Maîtres penseurs » d'André Glucksmann et Gérard Leclerc avec « la Barbarie à visage humain » de Bernard Henry Lévy, commentent ce début de séisme qui est en train de balayer chez les philosophes aujourd'hui, dans la société demain, le vieux oppressif discours hérité de la philosophie des Lumières.

ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs 75001 Paris
Téléphone : 742-21-93
Abonnement 3 mois 25 F.
Abonnement 6 mois 45 F.
Abonnement 1 an 80 F.
Abonnement de soutien 150 F.
C. C. P. 18 10406 N Paris
Directeur de la Publication :
Yvan AUMONT
Les illustrations et les photos illustrant ce numéro ont été fournies par le groupe audio-visuel, et sont la propriété du Journal.
Imprimé en France
diffusion N.M.P.P.

royaliste 250 - page 2

la presse au crible vilains calomniateurs !

Il y a des hommes, des écoles de doctrine, des idées qui sont décidément voués à être constamment incompris et calomniés. C'est le cas, par exemple de la revue *Nouvelle École* et du G.R.E.C.E. (Groupement de Recherches et d'Études sur la Civilisation Européenne). Déjà en 1972-73 ils avaient été en butte aux basses calomnies de la N.A.F. qui les accusait, en substance, de répandre l'idéologie nazie. Il s'en était suivi un procès. Ayant perdu sur tous les points principaux en première instance (1) ils avaient été innocentés en appel avec ces attendus limpides :

Considérant (...) qu'on y relève Dans la collection de *Nouvelle École* sans doute le thème de l'inégalité des races, de la persistance également de l'évolution et, dès lors, de la nécessité d'un eugénisme » mais « que la théorie de national-socialisme, imprégnée d'un pan-germanisme qui est absent dans *Nouvelle École* était en outre prolongée par un programme d'action inséparable de la doctrine proprement dite; qu'elle énonçait une stratégie et affirmait en particulier, sur le plan politique et pratique, la nécessité de « solutions finales » dont il n'est pas établi qu'Alain de Benoist (2) ait été partisan... » En conséquence de quoi la N.A.F. avait été condamnée à une amende méritée. Or voici que le 11 juin 1976 ce verdict de justice a été invalidé par la Cour de Cassation et que *Nouvelle École* doit aujourd'hui rembourser à la N.A.F. les dommages et intérêts qui lui avaient été versés. Les juges rouges sont décidément partout...

PAS DES CASSEURS...

Comme un malheur ne vient jamais seul, nos eugénistes sans crématoires apprirent avec stupeur, après le casse de Nice dirigé par Albert Spaggiari, que les sérieuses, profondes et universitaires équipes biologiquement pures qui animent le G.R.E.C.E. étaient associées, par certains articles de presse, aux frasques de ce truand.

Ils prirent la mesure qui s'imposait en faisant parvenir à la presse — par lettre recom-

mandée! — le communiqué suivant, signé du secrétaire général de l'association, Jean-Claude Valla, et daté du 29 octobre 1976 :

« Plusieurs organes de presse dont les quotidiens gauchistes « *Rouge* » et « *Libération* » ont cru devoir mettre en cause le Groupement de Recherches et d'Études pour la Civilisation Européenne (G.R.E.C.E.) à propos d'une affaire de droit commun survenue dans les Alpes Maritimes.

Le G.R.E.C.E. tient à préciser qu'Albert Spaggiari, impliqué dans cette affaire, lui est totalement inconnu. Des poursuites judiciaires seront systématiquement engagées contre quiconque tenterait de porter préjudice à l'association en colportant des informations mensongères ».

... MAIS DES SCOUTS !

Mais on n'arrête pas si facilement la calomnie. C'est déjà *FRANCE-SOIR* qui, la veille de la parution de ce communiqué, n'hésitait pas à écrire d'Albert Spaggiari :

« Ancien combattant d'Indochine puis sympathisant de l'O.A.S. il milite aujourd'hui à G.R.E.C.E. ».

C'est *L'EXPRESS* du 21 mars 1979 qui insinue qu'Albert Spaggiari était un des « animateurs » de la maison du G.R.E.C.E. à Roquefavour. Roquefavour est aménagé pour héberger des stages et des sessions d'études. Et les délateurs de *L'Express* font parler ainsi un certain Jean-Claude qui aurait suivi un de ces stages :

« Le matin, dit Jean-Claude, il y avait un entraînement militaire. » Parcours du combattant en entraînement au tir, au fusil 22 long rifle ainsi qu'à l'arc. La boxe française et le karaté sont au programme. « Il fallait savoir se battre ». A 12 heures, déjeuner. L'après-midi, conférences. Les thèmes : le racisme biologique, la sélection, etc... Au dîner, les stagiaires sont en uniforme, rangers aux pieds, les animateurs en smoking. L'effigie du dieu viking Thor, dieu du tonnerre et des éclairs, sur la poitrine. « Après, dit Jean-Claude, nous chantions ». Des chants collectifs et virils qui exaltaient le sacrifice humain et les dieux paiens ».

C'est enfin James Sarazin du *MONDE* qui ose écrire (numéro du 18 mai 1977) :

« Plus tard il (Spaggiari) dira aux policiers avoir agi pour le compte d'une organisation d'entraide aux militants « nationalistes » qu'il appelle la Catena. Nul ne retrouvera la moindre trace de cette organisation dont il situe le siège à Turin, mais on observera qu'à partir de cette ville rayonne un « centre italien de documentation, d'action et d'études » (CIDAS) qui propage une idéologie fascisante.

Ce CIDAS est notamment en relation, en France, avec un « Groupe de Recherches et d'Études sur la civilisation européenne », le G.R.E.C.E., qui exalte à travers des brochures luxueuses certains aspects de la doctrine nazie ».

Le CIDAS a déjà élevé une vive protestation et annoncé un procès. Nul doute que les malheureux « Grecistes », encore une fois bafoués dans leur honneur ne se contenteront pas de la lettre de protestation qui a été publiée dans le *Monde* du 24 mai et que, respectant les promesses de leur communiqué, ils poursuivront en justice tous ces journaux infames. Sans parler de *CHARLIE-HEBDO* qui a consacré deux grands articles malveillants au G.R.E.C.E. dans les numéros du 19 et 26 mai.

UNE BOUFFÉE D'AIR

Seule consolation pour ces pauvres victimes de la calomnie : le lancement d'une maison d'édition en janvier 1977, sur un pied il est vrai modeste, puisqu'elle ne comporte que six collections, et n'aura sorti fin mai que cinq titres. Parmi eux, d'après le *BULLETIN DU LIVRE* :

« *L'inégalité de l'homme* » ou l'auteur Hans J. Eysenck tend à prouver que cette inégalité est héréditaire et « *Race et quotient intellectuel* » de Jean-Pierre Hébert. »

Enfin une bouffée d'air dans cette chambre à gaz qu'est devenu l'édition contemporaine...

Jacques BLANGY

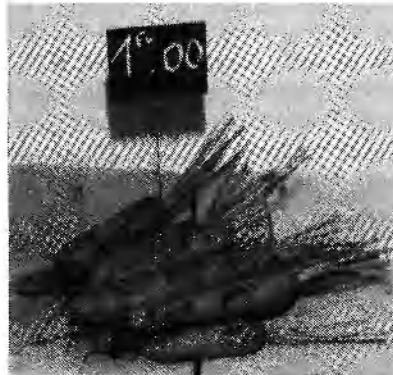
(1) Voir N.A.F. n° 112 du 26 juin 1973 qui a publié le texte complet du jugement.
(2) Rédacteur en Chef de *Nouvelle École*.

le glas?

Encore un échec pour le « meilleur économiste français ». L'indice d'avril de la production industrielle est médiocre. Et surtout celui de la hausse des prix est franchement désastreux : + 1,3 %.

Il faut remonter à juillet 1974 pour retrouver un résultat aussi mauvais. Résultats qui s'apparentent aux chiffres obtenus par l'Angleterre ou l'Italie, ces deux nations malades.

M. Barre qui a répondu à tout s'est empressé d'expliquer cette contre-performance par les conditions climatiques qui ont provoqué une flambée des prix alimentaires. Excuse facile : la sécheresse, le froid, la grêle, les pluies torrentielles font partie des aléas permanents de la vie agricole, et le propre d'un plan efficace contre l'inflation est justement de ne pas échouer à cause d'eux. Au surplus, cette

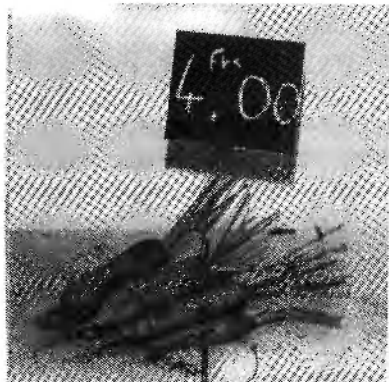


explication ne rend compte que de deux ou trois décimales de l'indice d'avril. Les spécialistes pourront à loisir disputer des raisons véritables de l'échec : inflation provoquée par une demande excessive, par les coûts des matières premières ou par la spéculation? Nous nous garderons de choisir entre ces hypothèses de travail qui d'ailleurs doivent sans doute plus ou moins se combiner. Elles ne doivent pas, en tout état de cause, masquer

l'essentiel, c'est à dire la faillite politique de l'opération Barre.

UN REPLÂTRAGE A LA PINAY...

Pour « refroidir » l'inflation durablement, deux séries de mesures doivent en effet être prises. D'une



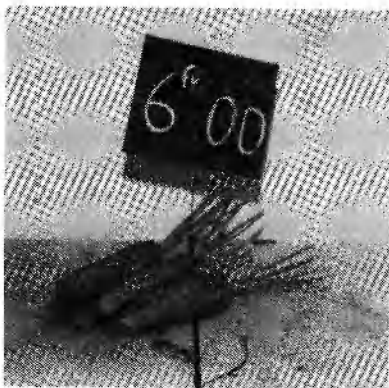
part des mesures à long terme destinées à remédier aux causes structurelles du mal. Ainsi, à partir d'un certain niveau, les cadres et les dirigeants des grandes entreprises prélèvent sur elles par le biais d'indemnités et de notes de frais des suppléments considérables de ressources. Ces suppléments gonflent les frais généraux des entreprises... donc leurs prix. Ils sont affectés à des dépenses somptuaires qui sont faiblement créatrices d'emplois et qui freinent l'investissement... quand elles n'aboutissent pas à dégrader notre balance commerciale : Sans une remise en cause des structures de la société de profit, sans création de richesses correspondantes il n'y a pas de lutte contre l'inflation durablement efficace.

Nous l'avons écrit dès l'annonce des dispositions du plan Barre (1). Mais, en tout état de cause, ces réformes de structures, même si elles avaient été mises en œuvre dès les premières semaines du gouvernement Barre n'auraient pu faire effet immédiatement et nous aurions mauvaise grâce à imputer à leur absence l'essentiel du mauvais résultat d'avril.

C'est bien plutôt dans le court terme de la politique conjoncturelle qu'il faut chercher les raisons de l'échec de M. Barre. Le premier ministre garde encore dans certains milieux d'affaires la réputation d'un homme extrêmement compétent et efficace. Peut-être est-ce son aptitude professorale et doctoral à analyser une situation économique et à expliquer savamment que tout va mal mais que tout serait pire sans lui qui explique la persistance de ce mythe. Au surplus, reconnaissons que M. Barre connaît bien l'arsenal de mesures techniques nécessaires pour juguler l'inflation au moins l'espace de quelques mois.

...SANS LA CONFIANCE

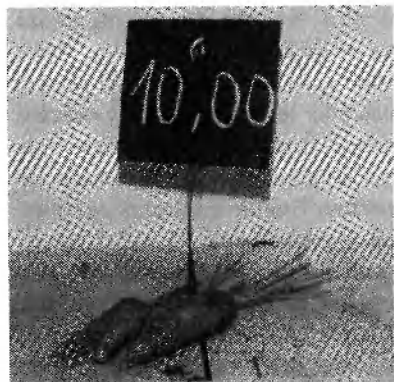
Mais pour que ces mesures techniques obtiennent un succès, fut-il provisoire, il faudrait qu'il existe un facteur capital : la confiance. Cette confiance, M. Barre, par sa bonhomie, l'a inspirée quelque temps à la nation, et l'on a pu croire, durant



quelques semaines, qu'il allait réussir à son profit l'opération Pinay. Mais ce professeur est en fait mal à l'aise dans la politique. Technicien des finances brillant, il est un exécrable premier ministre. Ce faux bonhomme dissipe très vite l'impression de rondeur qu'il donne : il débat sur la confiance, voici quelques semaines, en est un exemple. La façon dont il a rejeté dans le

camp des grévistes le 24 mai les chefs ultra-moderés de la CGC, de FO et de la CFTC qui ne demandaient qu'à dialoguer en est un autre. Bref, il s'est révélé incapable de créer un consensus sérieux de l'opinion autour de son plan. Or, l'économie n'est pas une science exacte. L'élément psychologique — ne serait-ce qu'au niveau de la spéculation ou de la politique d'investissement du patronat — y est déterminant.

Enfin, il ne faut pas oublier que le plan Barre a été mis en œuvre dans un climat général de fin de



régime. L'opinion des milieux d'affaires est obsédée par l'idée que M. Giscard est « fini » et que toutes les mesures prises par son gouvernement sont nulles et non avenues. Éléments rédhitoires quand il s'agit de restaurer la confiance. Elle est par ailleurs inquiète des mesures que prendra la gauche après sa prise de pouvoir en 1978. Très mauvais, cela, pour bloquer la spéculation! Ajoutons que ce climat délétère pourrait bien se poursuivre jusqu'en mars prochain. Les rumeurs sur la maladie véritable ou supposée de M. Mitterrand vont même contribuer à accroître les facteurs d'incertitude et l'attentisme des investisseurs. Et le chiffrage fantasmagorique du Programme Commun par le PC ne contribue guère à assainir la situation. Quelle démonstration éclatante de l'impuissance à gouverner dans un régime où le sort de l'État est suspendu aux échéances électorales! Démonstration réalisée sur le dos de la France et des Français, malheureusement.

Arnaud FABRE

(1) N.A.F. n° 232 éditorial de B. Renouvin.

henrik stangerup: contre l'état hegelien

Nous poursuivons la publication commencée dans notre précédent numéro, de notre conversation avec notre ami Henrik Stangerup. L'écrivain et cinéaste danois poursuit l'analyse du mal lancinant qui, à travers le pays scandinave, réduit l'homme à ses conditions d'existence.

ROYALISTE : Est-ce qu'il n'y a pas une logique interne entre social-démocratie et gestion purement technique de l'homme, qui en évacue l'aspect miracle, renonce à dire le sens de sa vie et de sa mort ?

HENRIK STANGERUP : Ceci ne vaut pas pour le meilleur des réformismes danois, celui qui datait d'avant la social-démocratie, le réformisme du pasteur Grundtvig. Grundtvig, notre plus grand poète du XIX^e siècle, avait formé des écoles et des universités populaires pour les paysans. Il affirmait que l'homme, pour être miracle, doit d'abord manger.

ROYALISTE : Cette conception n'est-elle pas déjà une vue faussée du mystère de l'homme : on fait passer d'abord la solution technique des besoins matériels, et ensuite on se préoccupe de rajouter en surplus un supplément d'âme ?

H.S. : D'un certain point de vue, vous avez raison. Il faut tout faire en même temps, sinon on tombe dans le piège de la nécessité historique. La social-démocratie a effectivement tort de mettre d'abord en avant les problèmes matériels. C'est tomber dans le piège de la nécessité historique.

ROYALISTE : Est-ce que la social-démocratie ne vous fait pas peur dans la mesure où elle fait passer tout le monde dans un même moule et aboutit à une société uniforme où tout le monde s'ennuie ?

H.S. : C'est certain. A cet égard, il faut dénoncer la mauvaise conscience de ces fils de bourgeois socio-démocrates qui veulent faire passer tout le monde à l'université sous prétexte qu'ils en sont issus,

qui ne peuvent être heureux avant que le dernier Chinois ne mange à sa faim. C'est ainsi que l'on cesse de respecter la dignité des divers métiers et que l'on aboutit aux Goulags.

ROYALISTE : En France, nous sommes en outre hostiles à la social-démocratie, car celle-ci qui met en avant les nécessités matérielles bloque notre histoire. Or, la France depuis des siècles est un pays tourné vers l'extérieur qui a un projet de civilisation poursuivi sans cesse. Ce qui fait que l'on ne s'y ennuit pas trop. Mais peut-être que dans votre pays qui est plus petit, le problème ne s'y pose-t-il pas dans ces termes ?

H.S. : Dans «L'homme qui veut être coupable», je fais la critique du réformisme dans ce qu'il a d'hégélien : l'institution d'une classe qui administre la société. Ceci dit, je n'ai pas LA solution. Ni le modèle Russe, ni le modèle chinois, ni le fascisme, ni le libéralisme américain ne me plaisent. C'est pourquoi je reste fidèle à la tradition scandinave, même si celle-ci est actuellement trahie, notamment en Suède. C'est d'ailleurs la Suède que j'attaque surtout dans mon roman. Dans ce pays, tout est centralisé autour de quelques firmes (Saab, Volvo, Compagnie du téléphone), de quelques quotidiens (quatre seulement) et des quatre grands partis. Au Danemark - et c'est ce qui nous sauve en constituant un contrefeu à la bureaucratie - il y a tout de même davantage de pluralité : douze quotidiens et douze partis !

ROYALISTE : Quelle a été la réaction du public après la parution de «l'homme qui veut être coupable» ?

H.S. : Le livre a été attaqué par tous les bien-pensants : sociologues, psychiatres, marcusiens. Il a été au contraire défendu par les philosophes. Mes détracteurs m'ont accusé de vouloir un monde anarchiste où le plus fort gagne. Ils se sont sentis visés car mon livre attaque leur pouvoir : le pouvoir de ces journalistes qui gagnent 200.000 couronnes par an en écrivant des articles préconisant l'aide au Tiers monde... et en bornant à cela leur effort en faveur du dit tiers-monde, ou bien le pouvoir de ces psychiatres qui n'ont rien fait pour condamner leurs confrères soviétiques du Goulag... quand il ne les ont pas approuvés. Il est vrai qu'ils n'ont pas été les seuls : à l'issue d'un voyage en URSS, des psychiatres américains ont cautionné leurs collègues soviétiques. Cette caste, qu'elle soit socialiste ou capitaliste, vise avant tout à l'administration des besoins et des choses. C'est en somme, Hegel et l'État prussien à l'état pur. En revanche, les philosophes, eux, ont vu que l'homme qui veut être coupable, c'est aussi l'homme qui veut être capable. D'ailleurs le mot danois qui signifie «coupable» signifie aussi «être cause de».

ROYALISTE : Est-ce que la contestation au Danemark ne se marque pas par un désir de retrouver les racines danoises ?

H.S. : C'est certain. Il y a toute une génération qui en a assez de cette idéologie dominante. Cela peut se manifester par la création de communautés de jeunes qui vont à la campagne pour construire un

moulin à vent. Souvent, ces communautés échouent, mais ce qui compte avant tout, c'est la révolte contre l'idéologie dominante. Cependant, je ne suis pas pour la contestation systématique et poujadiste de l'État telle que la pratiquent les libéraux du deuxième parti danois.

ROYALISTE : Mais comment faire pour trouver un État qui ne soit plus un État-manipulateur ?

H.S. : Je n'ai pas de solution toute faite. Ce que je sais, c'est que les Danois ne savent pas se servir de ce qu'ils ont déjà pour prendre en main leur destin. Ainsi, les chômeurs sont payés à 90% de leur salaire. Ils pourraient profiter de cette chance pour se cultiver ou regarder des fleurs dans les champs. Mais non ! Ils sont à leur insu pénétrés d'hégélianisme et considèrent que le non-travail est profondément dégradant. Ils revendiquent pour obtenir du travail... tout en disant que le travail est horrible.

ROYALISTE : Que représente au Danemark la famille royale ?

H.S. : C'est avant tout un symbole. La reine est actuellement critiquée par le peuple, car elle apparaît trop comme la reine de la bourgeoisie. Ceci dit, seul un roi peut, en période de crise, faire un geste comme Christian X portant durant la seconde guerre mondiale l'étoile jaune, par solidarité envers les Juifs de son pays. La monarchie n'est plus chez nous un très grand problème, mais quand le vieux roi est mort tout le pays a suivi son cercueil maoïstes compris.

SERVICE LIBRAIRIE

Le service «librairie» de la N.A.F. vous propose un choix de livres parmi les nouveautés :

- Maurice Clavel - **Nous l'avons tous tué** - franco 48 F
- Gal. Gallois - **Le Renoncement** - franco 42 F
- André Glucksmann - **les maîtres-penseurs** - franco 49 F
- Jean Edem Hallier - **Le premier qui dort reveille l'autre** - franco 34 F
- Lan Inisan - **la bataille de Kerguidu** - franco 52 F
- Bernard Henri Lévy - **la barbarie à visage humain** - franco 43 F
- Gabriel Matzneff - **le Défi** - franco 39 F
- Philippe de Saint-Robert - **les septennats interrompus** - franco 43 F

Rappelons que nous pouvons également vous fournir tous les livres actuellement disponibles chez les éditeurs, et en particulier tous ceux qui ont fait l'objet de notes de lecture dans le journal.

Commandes accompagnées de leur règlement à l'ordre de la N.A.F.

C.C.P. 1810406 N Paris

les idées



par
gérard
leclerc

LA BARBARIE A VISAGE HUMAIN

Depuis le temps qu'on le sentait et le savait au centre du bouillonnement de la « nouvelle philosophie », Bernard-Henry Lévy devait moralement nous donner ce livre enfin sorti qui a le ton du manifeste. C'est à dessein que je parle de ton, car comme Roland Barthes j'ai été frappé par sa qualité d'écriture, sa liberté, sa flamme. Qualités secondes mais non secondaires qui en accordant la forme au mouvement d'une pensée, la renforcent, lui permettent de se mieux faire entendre. Le moment est bon pour un manifeste, puisque les coups commencent à tomber, les fureurs trop longtemps contenues se déchainent contre l'entreprise iconoclaste de Lévy et des siens. Oser avoir touché à Marx, à l'optimisme des lumières, à la révolution triomphante, c'étaient autant de blasphèmes impardonnables et qui devaient se régler au couteau. La preuve est faite que c'était bien visé.

Les lecteurs qui suivent cette chronique savent combien j'ai toujours observé avec d'autant plus de sympathie ce courant fédéré par Bernard Henry Lévy que ma liberté à son égard était totale. En désaccord absolu avec ses thèses métaphysiques, j'étais d'autant plus sensible à l'enjeu décisif d'une pensée se débattant dans la nuit de la désillusion avec le gros animal, la machine totalitaire et refusant définitivement de se faire piéger aux mirages du progressisme. Avec « *la barbarie à visage humain* », je me retrouve confronté aux mêmes difficultés, à ce profond désaccord et à cette décisive complicité. Le désaccord tient en entier dans la question du pessimisme absolu, de ce *mal radical* dont je trouve la première expression philosophique chez Kant en réaction contre l'optimisme leibnizien. Je ne suis ni d'un côté ni de l'autre. Ni du côté d'un optimisme qui fonde selon Christian Jambet la vision politique du monde en refoulant mensongèrement l'horreur profonde qui se rencontre à chaque pas. Ni du côté d'un pessimisme que Goethe à l'encontre de Kant avait quelques raisons de trouver ignominieux puisqu'il salit la beauté et le sourire du monde. L'origine de la difficulté chez Kant était religieuse, et le « chinois de Königsberg » ne faisait que donner une expression philosophique à son piétisme. Le mal radical avant d'être dans l'univers gisait au tré-

fonds humain. Pour Bernard-Henry Lévy dont le point de départ est politique, la thèse métaphysique se reformulera à partir de l'expérience de la maîtrise, l'interrogation de la figure du maître. « *Thèse belle et noire de l'impossible socialisation du Bien et du Bonheur. Sombre déclaration d'une impossible paix au monde, à ce monde que Jean-Jacques Rousseau eût voulu oublier tant il lui faisait mal.* »

CE QUI M'ÉTONNE...

Ce n'est pas le destin présent du monde qui infirmera la thèse. A peu près tout semble confirmer l'inéluctable barbarie d'un lien social qui au fur et à mesure qu'il ramifie ses réseaux détourne les hommes du bonheur qu'il prétend dispenser. Il faudrait aller jusqu'au bout du voyage (et je suivrai l'analyse jusqu'à son terme) avant d'oser contredire. Pourtant je risquerai face au « maître dans tous ses états » quelques interruptions. Ce qui m'étonne à travers l'impossible cortège de nos esclavages, c'est que l'on puisse espérer contre toute espérance. Ce qui m'émerveille c'est que malgré un désir piégé dans la loi, on puisse encore parler d'amour, que malgré un langage clos dans sa syntaxe la poésie soit une brèche où l'ange fait signe. Ce qui enfin me surprend c'est, qu'en dépit des fers dénoncés par Jean Jacques, la société reste une réciprocité de services qui ne rend pas totalement vain le mot d'amitié prononcé par le vieil Aristote.

Je vois bien que sur ce dernier point Bernard-Henry Lévy m'opposera qu'Aristote c'est la vision politique du monde, la croyance en un « ordre naturel » où le pouvoir a sa place reconnue. Or la nature est une fiction, le réalisme un tigre en papier. L'économie moderne est là pour le montrer où tout bilan est un leurre, le marché « un mirage organisé ». « *C'est le propre du pouvoir en un mot, c'est sa fonction et sa vocation que de modeler et de découper le Réel en tant que tel.* » Vrai, terriblement vrai ! La question est alors de savoir si l'on peut s'en sortir. Étant entendu que la « naturalisme », c'est-à-dire la prétendue présence d'une bonne nature enfouie sous les alluvions historiques, est mensonger. Là-dessus il nous faut répondre, mais attendons...

LE SOCIALISME

Il convient de conserver intacte la thèse du maître (« *le maître est la métaphore du réel* », « *une totalité incontournable* ») parce que rigoureusement elle seule est à la mesure de la société industrielle. Armés de notre pessimisme, alertés que tout est effet de maîtrise, nous saurons que le projet de libération qui se nomme socialisme est le plus vain des projets, la plus sombre des machinations, que loin de rompre avec « *d'aliénation capitaliste* » elle en est le prolongement le développement. Cette partie du livre, sans doute la plus neuve, la plus originale, fera très mal et ne sera pas pardonnée de sitôt.

Le socialisme tient tout entier à cette classe au destin unique et universel, qui a nom prolétariat. Mais qu'est le prolétariat ? La réponse est brutale : il a toutes les qualités sauf celle d'exister en tant que classe. D'ailleurs Marx le dit : le propre du prolétariat est de tendre à la perte totale de l'homme, à la paupérisation absolue. L'internationale : nous ne sommes *rien*, nous serons tout. Ce *rien*, Marx ne se contente pas de lui prophétiser son destin prodigieux, il le fabrique comme classe sur le modèle de cette bour-

geoisie à laquelle il appartient et qui le fascine. Mais cette tentative ne fait que priver le monde ouvrier de ses racines, de sa culture forgée dans l'anarcho-syndicalisme, de son genre de vie. Sa « *marxisation* » ne fait qu'accélérer sa perte, sa réduction impitoyable à l'anonymat, suivant le processus amorcé depuis la naissance du capitalisme. Tout de même insistera-t-on, le prolétariat a du moins cette existence qui se forge dans la lutte. Et si la lutte faisait partie du jeu, si l'impératif de pacifier la guerre et de domestiquer la lutte était au cœur même de la civilisation industrielle ?

En ce cas pour comprendre le vrai destin du « prolétariat », il faudrait prendre la mesure véritable de la civilisation dite du Capital. Mais ici, il faut citer ce texte définitif : « *c'est Galilée plus que Marx qui dit la vérité du capital. C'est dans les mouvements tourbillonnaires de Descartes, qu'on peut le mieux figurer la distribution de son champ social. N'est-il pas le contemporain d'une révolution scientifique, qui, à l'antique cosmos, à sa topique, à sa géographie, substitue l'aplat indéfini et de part en part identique d'un gigantesque lieu absorbant tous les lieux pensables. Vivre le capitalisme c'est vivre en un univers où une folle rotation déqualifie le singulier et le réduit au même. Vivre sous l'empire de la marchandise, c'est vivre en un espace où les classes deviennent atopiques, atypiques, mixtes de bigarrures feintes et de réelles, très réelles uniformités.* »

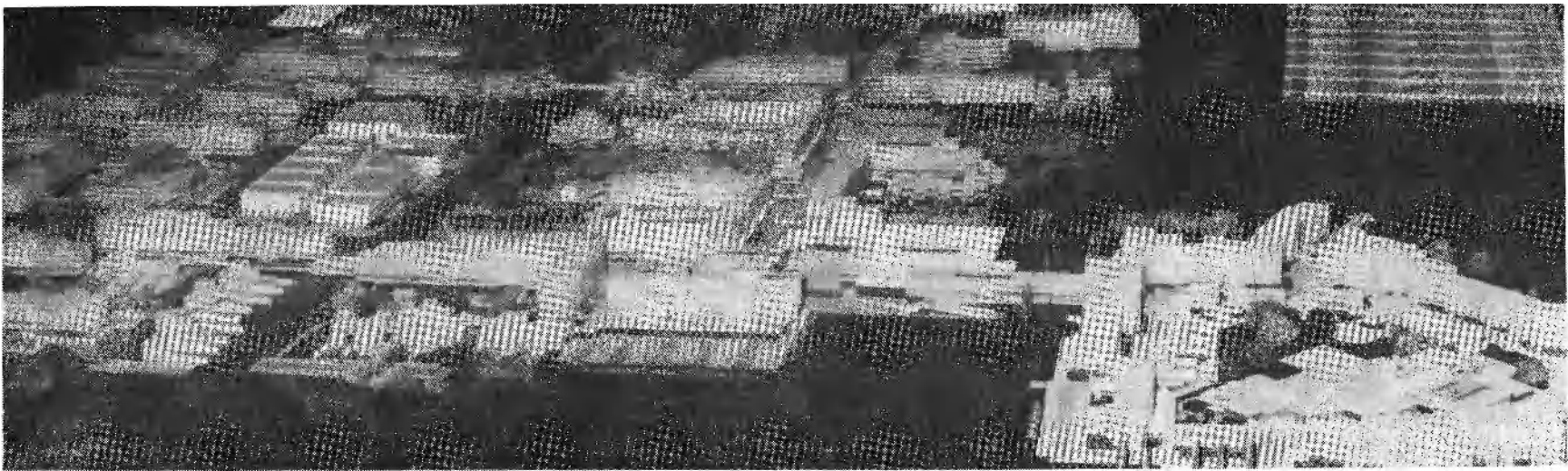
Alors, que signifie le socialisme, sinon la poursuite de la même homogénéisation. « *Un capitalisme qui n'est plus l'envers, un prolétariat qui n'est plus l'avant, un capitalisme prolétarien, un prolétariat capitaliste, un mode de production qui, sans jamais cesser d'être ce que Marx en disait, est désormais tout imbibé de valeurs et de représentations prolétariennes.* » Et voilà toute épanouie et resplendissante la géniale trouvaille du socialisme à visage humain.

UNE MORALE PROVISOIRE

J'aurais encore beaucoup à dire sur ce livre et me réserve pour une autre fois le loisir d'y revenir. Pour aujourd'hui, terminons sur quelques questions simples. Si, fondamentalement, nous sommes d'accord sur l'analyse de la société industrielle, le socialisme, que nous reste-t-il à faire sur notre terre dévastée sinon nous obliger à penser élémentairement ce que nous sommes : rebelles jusqu'au bout aux barbaries, fussent-elles à visage humain. Non pas redécouvrir une illusoire nature occultée, mais penser ce noyau de révolte irréductible que nous sommes. Bernard Henry Lévy nous propose en attendant l'humble démarche d'une « morale provisoire ». J'entends ce mot dans deux directions, celle d'un « empirisme organisateur » qui répudiant les pensées orgueilleuses saura ménager avec tendresse ce monde où il nous faut vivre. Mais, seconde direction, pour agir, se révolter (c'est le côté « morale ») il faut plus que du provisoire, il faut peut-être une espérance, une histoire (pensée contre le progressisme), un souci (qu'implique notre situation existentielle). De ces questions, l'auteur de « *la barbarie à visage humain* » peut être le médiateur, par delà son pessimisme.

Gérard LECLERC

Bernard Henry Lévy « *la barbarie à visage humain* » - Éd. Grasset. Ce livre est disponible au journal, envoi fraco 44 F.



le vaudreuil ville nouvelle ?

Le site même du Vaudreuil a été soigneusement sélectionné pour attirer ses futurs habitants par tout un art de vivre. Les loisirs sont proches : randonnées dans cette région boisée...varape sur la falaise, nautisme grâce au grand plan d'eau, lui-même pièce maîtresse d'un ensemble de loisirs en cours d'aménagements...rien ne manque aux amateurs de promenade et aux tempéraments sportifs.

Bien plus, la présence de parcs industriels maintenus à distance de la ville mais accessibles en quelques minutes rapproche également les emplois (Institut Pasteur, Télémécanique, CII etc.) de l'habitat. A 115 km de Paris, et à 25 km de Rouen, ces centres d'activité ont accueilli des entreprises et des bureaux qui quittaient la région parisienne sous l'influence de la DATAR ou pour décongestionner l'agglomération rouennaise. Toutes les précautions sont prises. Le centre urbain du Vaudreuil n'est pas isolé : autoroute de Normandie à quelques kilomètres, ligne SNCF avec une gare bientôt mise en service. Dans l'esprit des fondateurs, il s'agit de créer un pôle bien relié à l'aménagement de la vallée de la Seine pour éviter l'urbanisation anarchique et continue. Ce pôle est destiné à fixer une population qui pourrait atteindre 20.000 habitants vers 1980 et, si tout se passe bien, 100.000 en l'an 2000.

Les responsables du Vaudreuil ont décidé de tenir le pari.

DES ATOUTS RÉELS

Plusieurs autres atouts contribuent à faire du Vaudreuil un «test»

sous l'impulsion des administrations de l'Équipement et de l'Aménagement du Territoire.

D'abord l'absence de toute spéculation. Dès sa création en 1970, l'établissement public acquiert à très bon marché les terrains. Ensuite la marge de manœuvre importante des administrateurs à travers la procédure de « l'ensemble urbain ». De toutes les villes nouvelles le Vaudreuil est la seule à adopter cette procédure qui confie presque unilatéralement à des fonctionnaires la gestion de la future commune en attendant un seuil de 2000 logements habités pour mettre en place un conseil municipal. Cette période de démarrage écarte les résistances possibles des maires voisins contrairement à la formule plus nuancée du «Syndicat communautaire d'aménagement» utilisé partout ailleurs. Enfin le Vaudreuil a bénéficié de l'obstination de Delouvrier puis de la D.A.T.A.R., de crédits exceptionnels de l'Équipement et de l'esprit pionnier de l'établissement public. Et la modestie relative de ses objectifs la rend moins vulnérable à la crise économique.

Cependant, ne négligeons pas ses revers sérieux : née de la volonté de l'administration le Vaudreuil est assez mal accepté par les élus locaux. Jalousie de Louviers et Elbœuf qui ne veulent pas «engraisser» une ville destinée à les supplanter un jour, dédain de Lecanuet, créateur du complexe de bureaux de Saint Sever à Rouen et soucieux de les remplir, rivalités politiques entre conseillers généraux et au sein de l'assemblée régionale de Haute Normandie...

Entre la forêt domaniale de Bord et les falaises du Vexin, au confluent de l'Eure et de la Seine, a surgi en pleine campagne une petite cité de 5.000 habitants : le Vaudreuil - ville nouvelle.

Rien à voir ici avec les projets de « villes nouvelles » de la région parisienne, prisonnières du gigantisme. Il s'agit de construire par étapes une ville moyenne, attirante et « exemplaire », bref l'antimégalo. Où en est-on après trois ans de mise en chantier ?

Ces difficultés très importantes n'ont pas malgré tout entravé la mise en chantier à la fin de 1973.

GERME DE VILLE, esprit de géométrie

Lorsque les travaux ont démarré, la première étape du Vaudreuil était programmée jusqu'au moindre détail. Comment ? Un document de mars 1971, « principes d'organisation et directives d'urbanisme » rédigé par la mission d'aménagement de la ville nouvelle du Vaudreuil donne le ton : le «germe de ville» n'est pas un quartier, mais une véritable ville possédant tous les équipements en attendant la croissance ultérieure vers une «ville moyenne». A partir de quelques règles simples, appliquées strictement sur les volumes bâtis, les espaces extérieurs, les emplois, les équipements, la circulation automobile ou les voies piétonnières, la ville connaîtra une certaine perfection du fait de la grande rationalité des choix.

Ainsi pensent les techniciens des Bureaux d'Études qui, tels par exemple l'O.T.H. (Omnium Technique d'Habitation) conduit par un polytechnicien M. Lacaze regorgent de matière grise et d'esprit de géométrie. Cet esprit de géométrie et non de finesse ! — inspire aussi l'équipe réalisant le Vaudreuil... et l'a conduite à commettre plusieurs erreurs sur lesquelles achoppe la ville nouvelle.

D'entrée, les aménageurs ont eu l'aberration de confier à un maître d'ouvrage unique la réalisation de la quasi-totalité des 2000 logements : le «Foyer du fonctionnaire et de la famille» qui ne réalise que du

H.L.M. vaguement amélioré. De la sorte le Vaudreuil est réduit à un ghetto pour classes modestes.

Ils ont ensuite aggravé leur cas en confiant à un seul architecte le suisse Beauclair le soin de transcrire sur le terrain les normes des bureaux d'études. Ce qui ne pouvait manquer d'aboutir à la naissance d'une ville quasiment totalitaire à force d'hyper-programmation.

... ET LOURDEUR PROGRAMMÉE

Le «germe de ville» tel qu'on le voit s'ébaucher déçoit en effet beaucoup.

La ville est composée de collectifs d'habitation qui ne dépassent jamais quatre étages, répartis à travers un maillage de voies rapides et de rues piétonnières qui se coupent presque toujours à angle droit. On ne peut s'empêcher d'éprouver un certain malaise : emploi excessif d'un procédé industrialisé simple à mettre en œuvre mais répétitif et lassant, usage immodéré du béton et des parpaings sans aucun matériel noble, arbitraire des couleurs oscillant de l'orange au marron, pauvreté des formes toutes en angles droits, appartements conçus de la même manière et ne variant que par la répartition des pièces (jeu des « Cellules » assimilables au meccano), impossibilité de manifester sa différence à l'extérieur de son logement, jamais un endroit tranquille qui échappe au regard de ses voisins.

Si ce n'était que cela. Mais le Vaudreuil réussit ce tour de force d'évacuer la nature du tissu urbain. Le contact avec la terre n'existe

pas. Toujours les allées bétonnées ou dallées, la présence d'arbustes étiés dans des bacs misérables, peu de fleurs, pas d'oiseaux ni de vie animale possible. La nature est toute proche, mais étrangère à la ville même. Paradoxe d'ignorer les arbres au profit d'un plateau ingrat. En pleine terre normande ! Le « centre » qui aurait pu se constituer en « mail » bordé d'arbres deviendra Parc artisanal, bâti lui aussi.

L'oppression ne vient pas seulement de l'environnement immédiat. Le Vaudreuil est une petite merveille de programmation en dehors de la liberté créatrice de ses habitants. La communauté représentée par l'établissement public prend en charge le bonheur de tous sans jamais demander l'avis de personne. Par exemple, le potager collectif à la périphérie a été conçu de manière à ce que le père de famille sarclant les mauvaises herbes puisse surveiller ses jeunes enfants jouant sur le terrain de jeux voisin... Mais, dans certains appartements l'évier est placé de telle sorte que la ménagère tourne le dos à la lumière !

Allons plus loin ! De tous les concepteurs et réalisateurs du Vaudreuil, aucun n'est appelé à y vivre. Tous les choix sont faits « pour les autres ». Qui contrôle les fantaisies du maître d'ouvrage ou de l'architecte dans cette ville dont le prince est le Directeur de l'équipement ?

Dès le départ, sont évacués les rapports de force et leur traduction **politique** : le conseil municipal n'aura d'existence que lorsque tout sera mis en route. Mais qui s'opposera à l'absurdité de la ségrégation née des logements « sociaux » ?

A la tyrannie possible de l'organisme loueur des appartements ? Ici même les 15 % des propriétaires (1) sont liés par un bail emphytéotique qui les oblige à rendre le terrain à la future municipalité au bout d'une longue période de temps. Organisme de gestion tout puissant et municipalisation des sols : du « phalanstère » au « meilleur des mondes »

AU VAUDREUIL, PAS D'ÉGLISE !

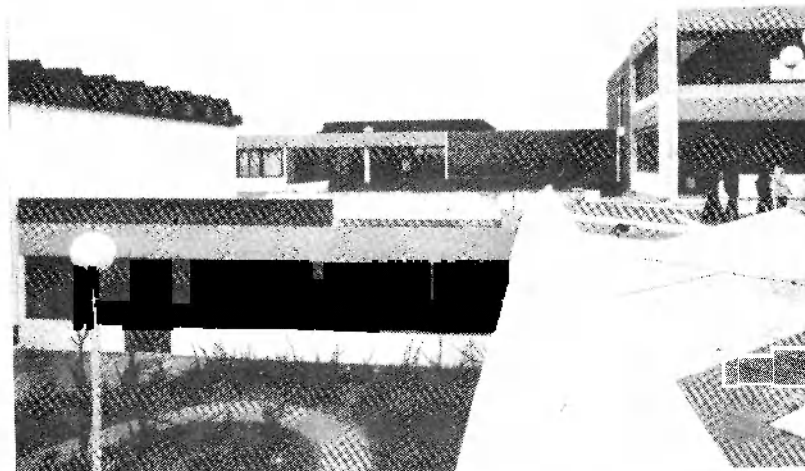
Cette architecture destinée à accueillir les déracinés quittant la banlieue de Rouen ou de Paris déracine à son tour d'une triple manière.

Le Vaudreuil se coupe délibérément de toute histoire. Loin de s'adapter à un terroir, les constructions auraient pu être réalisées n'importe où en France. Même les noms de rues sont neutres et

illustrent le rêve technocratique d'un monde purifié créé ex-nihilo. Evidemment il n'y a aucune utilisation du village historique tout proche du Vaudreuil ni des hameaux environnants !

Le Vaudreuil retranche toute forme d'art. Tout est fonctionnel et utile, rien n'est vraiment agréable à l'œil. Les fresques murales sont laides et pitoyables. Les administrateurs ont poussé le vice jusqu'à faire choisir par les premiers habitants deux fresques au milieu d'une dizaine déjà sélectionnées par les instances dirigeantes. Combien il est significatif pour ces habitants d'avoir retenu les thèmes de « la rencontre » illustrant la solitude et « chiens derrière des barreaux » s'insurgeant contre l'univers minéral imposé d'en haut.

Plus grave encore : on cherche



en vain en dehors de la sempiternelle galerie marchande un édifice qui soude une communauté. Il n'y a même pas une église ou un centre œcuménique. A notre question sur ce point on nous répondit qu'un local pourrait être éventuellement prêté à cette fin aux habitants qui en feraient la demande ! **Ainsi la ville est-elle coupée brutalement de toute vie spirituelle.** L'homme y est réduit à un être de besoin, simple demandeur d'emploi, automobiliste et consommateur qui ignore « le gouffre psycho-affectif » dont parle Edgar Morin. Dans ce décor si terne qui le mutile dans sa situation familiale (rien pour le troisième âge) comme dans sa relation avec les saisons ou avec l'environnement régional il ne pourra jamais vivre correctement les fêtes et événements marquants de son existence.

TROIS QUESTIONS

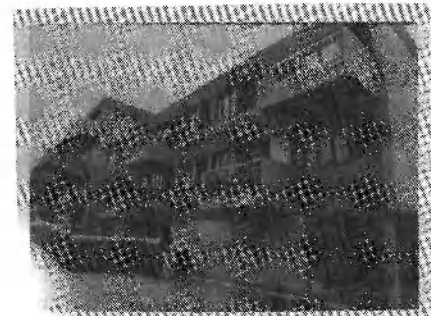
Allez-vous-mêmes visiter la ville nouvelle pour vérifier s'il y a ou non « naissance d'une ville ».

A notre sens l'addition de certaines facettes arbitrairement choisies ne suffit pas à créer un **organisme vivant**. Rendons

hommage à l'esprit pionnier et à la vision évolutive qui président à la fondation du Vaudreuil mais complétons ces prémisses afin de ne pas aboutir à une cité mutilée.

Plusieurs réflexions s'imposent à partir de cet exemple :

1) Le bonheur des habitants se programme-t-il en dehors de leur liberté créatrice ? Pourquoi ne pas associer les habitants au niveau de certains choix plutôt que de leur imposer a priori une coquille dans laquelle ils devront rentrer ? Pourquoi le monopole des décisions pour ceux qui ne vivront pas dans la ville alors que les habitants y investissent toute leur existence ? Pourquoi inventer un bonheur « extérieur » à soi au lieu de prendre la mesure du quotidien dans toute sa simplicité à travers son propre bonheur ?



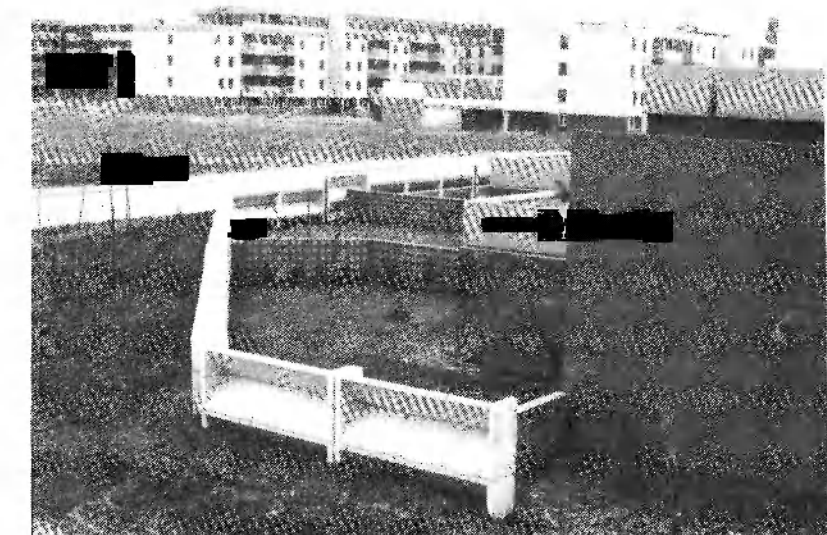
synthétiser les éléments épars (terroir, origine probable des arrivants, souci d'un brassage social, affrontements) avec son métier propre (connaissances techniques, utilité et esthétique) en faisant respecter son « autonomie » face aux pressions de toutes sortes, en reflétant avec talent la société de son temps mais aussi en devinant avec sensibilité toutes les espérances d'un peuple. Les architectes et les urbanistes échappent-ils souvent au caprice ou au dessèchement administratif ? La population se reconnaît-elle volontiers en eux ?

3) La fondation d'une ville ne traduit-elle pas un moment de civilisation ? Au fond, vaut la ville ce que vaut la société. Ce n'est pas un hasard si le Vaudreuil est une ville « fonctionnelle » et « marchande » coupée de tout « spirituel ». Peut-être aurait-on intérêt à se replonger dans l'histoire des villes pour adapter à notre époque les principes qui font de la cité un organisme vraiment vivant. Et aussi à répondre par une délivrance mentale à la crise du sens pour repenser la ville non seulement avec l'intelligence technicienne mais aussi en termes de civilisation.

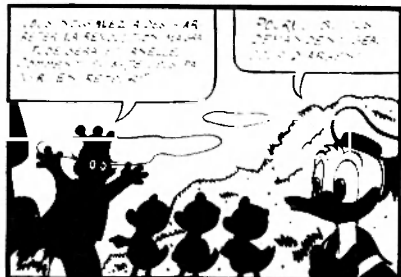
Michel SAINT RAME

(Enquête du groupe NAF-Urbanisme)

(1) 85% des logements sont destinés à la location le reste est vendu en accession à la propriété.



lire

ARMAND MATTELART
ARIEL DORFMAN**DONALD**
l'imposteurou l'impérialisme
raconté aux enfants

ALAIN MOREAU

Qui peut prétendre échapper à Walt Disney? S'il ne va pas au cinéma (des millions de spectateurs ont vu **Blanche Neige** et les **Aristo-Chats**) s'il ne lit pas les journaux de « l'ami public n° 1 » (**Picsou magazine** tire à plus de 400.000 exemplaires), l'occidental moyen retrouvera toujours Mickey et Donald au coin d'une boîte de lait ou de petits pois.

On se doute qu'une telle production — répandue à travers tout le « monde libre » — n'est pas innocente. Et que les petits sud-américains comme les petits français reçoivent en s'amusant un certain nombre d'idées qu'il faut examiner de plus près. D'où l'intérêt du travail (1) d'Ariel Dorfman, écrivain chilien en exil, et d'Armand Mattelart, sociologue spécialisé dans les systèmes de communication.

Donald fourrier de l'impérialisme et du capitalisme? On se doutait un peu qu'une entreprise aussi typiquement américaine que celle de Walt Disney n'allait pas véhiculer des thèmes révolutionnaires. Pourtant **Donald l'imposteur** ne manque pas d'intérêt, les auteurs ayant su montrer par quels détours et avec quelle finesse les bandes dessinées parviennent à faire passer les thèmes majeurs de l'Amérique impériale.

Voici donc, pour l'amusement et l'édification de nos enfants, un monde sans pères ni mères (seulement des oncles, des neveux, des fiancées) où toute naissance est effacée en même temps que toute trace de sexualité. Un monde où « personne n'aime personne », où « il n'y a jamais un geste d'affection ou de loyauté envers le prochain ». Un monde où les rapports entre les personnages sont d'abord

commerciaux et dans lequel l'argent est la valeur suprême.

Cela ne signifie pas que Walt Disney se fasse l'apologiste de l'exploitation des travailleurs et du pillage du tiers-monde. Au contraire le mythe du bon sauvage est largement exploité — en même temps que celui du bon Américain qui le protège. De même, ce n'est pas l'accumulation de la richesse qui est célébrée (le risible oncle Picsou sur son tas d'or) mais la consommation, mais la société de loisir où le travail est évacué. En ce sens, les auteurs ont raison de dire que Donald est moins l'expression de l'américain way of life que celle du rêve américain.

On conçoit ce que la diffusion d'une telle propagande peut avoir d'aliénant et de manipulateur dans les pays sous développés qui sont incités à désirer un modèle identique comme dans les pays industriels confortés dans leur volonté d'américanisation.

Donald l'imposteur est donc un livre utile, parce qu'il donne l'alarme. Mais il faut dire aussi que c'est un livre terriblement pesant, parfois même franchement ennuyeux. Inconvénient dû aux méthodes sociologiques? Pas seulement. Car les auteurs sont de bons marxistes qui ont tenu à plaquer sur une analyse souvent fine les schémas grossiers de l'infrastructure et de la superstructure, et le dogme de la lutte des classes à la mode du siècle passé. Dommage pour le lecteur. Dommage aussi pour la clarté et la solidité de l'analyse.

B. LA RICHARDAIS

(1) Armand Mattelart et Ariel Dorfman : **Donald l'imposteur** (Alain Moreau) — Commandes au journal - franco 40 F.

la fuite en douce.

Guyette Lyr fait des spectacles de cabaret et écrit des livres. « **La Fuite en douce** », son premier ouvrage est une chronique à la manière naïve.

C'est simple en apparence, bleu, rose et vert bonbon, bien écrit, bien découpé en court chapitre, on sourit. Il y a des « fraîcheurs », comme on dit, des mots d'enfants, comme savent en trouver les écrivains « Je respire plus fort pour me faire compagnie », par exemple. Le livre se lit avec plaisir. Et il marque.

L'enfance et l'automne, avec ses jours qui traînent et croulent sous les dahlias, s'entremêlent dans un milieu de petits bourgeois bien pensants de Normandie. Dieu, comme cela peut être assommant l'enfance! Avons-nous vécu un temps si lourd, entre un oncle Pharamineux « **souverain ventre surmonté d'un reste de mémoire pour quelques restaurants fabuleux** », une tante Correspondance, hyperprotectionniste, jaunée par une virginité prolongée à cause de très grands pieds, une perceptrice Mademoiselle Huguette « **boutonnée des pieds à la tête** », quelques gamins et gamines, pas très gentils, hantés par l'idée de pouvoir enfin faire, ce que les « **grands** » ont promis de leur expliquer, sans oublier le curé du coin, les confessions problématiques, le notaire et les réceptions du jeudi après-midi?

Heureusement, il y a la grand'mère. Alors là, c'est du printemps. Faut dire qu'elle est encore très belle, Madame Le Tournet. S'il n'y avait pas ses petits enfants, personne ne lui donnerait son âge. Elle s'en va, toute fleurie, la nuit venue, en douce, à travers les chemins et les ronces, vers des mystérieuses destinations d'où elle revient joyeuse comme un lumignon des nuits de la Saint-Jean. Sa petite fille, Juliette, qui se cogne dans ce monde de bassesses, s'étonne de la voir fuir,

ainsi, légère, rêveuse et détachée. Cette grand'mère tendre qui venait consoler et dont le refuge des bras reconstituait l'Eden : « **C'est le paradis, avec tous les fruits à portée de la main, sans avoir besoin d'aller prendre une échelle. Nous sommes immobiles et à chaque respiration, nos cœurs, peuvent s'écouter l'un l'autre** ». La voilà cette grand'mère qui part comme une fée à des occupations inconnues. Que faire pour percer ce mystère? La suivre, mais elle va si vite, en parler aux autres, mais à qui et comprendront-ils? Alors, écouter le moindre bruit, recueillir les plus petits indices et surtout regarder, les yeux grands ouverts ce monde encore tout neuf. Et par petites touches, le mystère s'éclaircit : Madame Le Tournet a un amant, assez étrange vieillard botaniste, dont on ne sait pas grand-chose, à part son ancienne réputation de bourreau des cœurs. Une nuit, l'enfant qui les guettait surprend leur union que Guyette Lyr décrit excellemment. Mais, au moment où Juliette fait cette découverte capitale qui l'éloigne définitivement de l'enfance, le drame éclate. Un valet de ferme jaloux tire sur les amants. Drame propre sans trace, qui se perd vite dans la nuit. On aurait souhaité pourtant, une plus belle catastrophe, avec du sang, du bruit et de la fureur partout, qui nous aurait coupé définitivement de ce monde de platitudes des Pharamineux et des Correspondance. Mais, non, ils sont trop forts. Même leurs crimes sont hygiéniques. Il ne reste plus, comme nous y invite Lyr, qu'à rêver, en douce, sur la continuation possible des amours de Madame Le Tournet, pour avoir un peu d'air frais.

Pierre LE COHU

— Guyette Lyr — **La fuite en douce** - Ed. Mercure de France en vente au journal - Franco 38 F.

MERCREDIS DE LA N.A.F.

Nos lecteurs et sympathisants sont invités à participer aux « mercredis de la N.A.F. ». Ces réunions ont lieu dans nos locaux. 17. rue des Petits-Champs, 75001 Paris (métro Palais-Royal ou Bourse), 4^e étage.

A partir de 19 h 30 : discussion libre autour d'un buffet. La conférence ou le spectacle vidéo commencent à 20 heures 30 précises.

Mercredi 15 juin : « La politique est-elle une science? » conférence de Pierre Boutang.

Mercredi 22 juin : « Les nouveaux philosophes » projection vidéo de l'émission « Apostrophes » suivie d'un débat animé par Gérard Leclerc.

croissance = zéro ...

« Vous me dites croissance, je vous répond zéro ».

Et il y a double signification : en un premier temps, nous barbotons dans cette fameuse croissance zéro tellement liée à la crise que nous ne saurions la juger, et en un second, les discours prônant systématiquement la croissance économique dans le but d'améliorer la qualité de la vie sont désormais suspects de nullité mensongère. Ce qui est immédiatement visible dans le mot croissance, ce sont ceux qui le forment dans un sens élogieux, et les effets sur la société. Rien d'autre.

Il n'est pas nécessaire d'être un économiste éminent pour observer les conséquences sociales et écologiques de cette croissance dont nos libéraux se sont faits depuis longtemps les apologistes. Face à de tels résultats, peut-être ne suffit-il pas de réduire la croissance, mais plutôt de changer de langage politique et de méthodes pour résoudre la crise. Si la croissance était économique, les questions qu'elle pose à travers la sombre actualité ne le sont plus, elles deviennent politiques. L'évidence se doit d'être répétée, les effets directs de la croissance contre-disent l'intention de départ ; c'est la croissance inversée, les centaines de milliers de chômeurs, les entreprises en déroute, les charges qui rendent impossible leur existence comme leur croissance, et surtout, chaque jour, tel un cancer, la pollution en cinq colonnes à la une.

LA CRISE DE LA CROISSANCE

Lorsque la croissance a pour moteur le prestige d'un État ou d'un parti, tous les moyens techniques, sont utilisés, étendus et perfectionnés, afin d'obtenir un meilleur rendement, ce qui a pour consé-

quence, à plus ou moins brève échéance, la déconsidération du travail humain. Un pays entier doit suivre et s'y donner totalement. Le progrès à tout prix, c'est le chômage certain, la crise évidente. Car la croissance se réduit exclusivement au mode économique. Ne doit être croissante qu'une courbe sur un graphique représentant un échange commercial trop lointain pour ceux qui doivent chaque jour donner huit heures de travail à un progrès dont ils ne connaissent que l'envers. Toutefois, pire que le chômage, la croissance systématique s'accompagne d'une croissance de la sueur, de la fatigue, de la lassitude : **« Ce qui menace l'Europe, c'est la lassitude »**. Courir dans une compétition internationale sans autre but que celui d'avoir une place, provisoirement, digne sur le marché mondial essouffle rapidement les participants. Si le chiffre des chômeurs est effrayant, à combien s'élève celui de ceux qui s'ennuient ? Combien de suicides par jour dans notre pays, sans compter ceux qui se tuent parce que le chômage est le seul échec, l'unique indignité ? Répondez, messieurs les politiciens ! La crise, c'est avant tout cela. « On achève bien les chevaux », la croissance, c'est la règle d'une danse absurde que regarde l'esprit de vieillesse. « Patience, nous déclarent-ils, la qualité de la vie, vous l'aurez ! - Oui, mais dans combien de temps ? ».

LE MENSONGE DE LA CROISSANCE

Par la croissance, rejoue un illusoire prestige de l'État capitaliste, mais aussi un terrible mensonge que l'histoire confirme. La croissance n'est pas croissance de la qualité de vie, mais croissance de sa condition de possibilité : l'essentiel réside en la formulation de la promesse. Voilà le mensonge ! Et

le programme giscardien ne fait que répéter une telle imposture - la croissance, foutaise ! Au sein de cette notion, travaille toujours la vieille idée du progrès, qui doit dans le temps, offrir à l'homme tout ce dont il a besoin. Seulement, pour le moment, il doit se faire une raison, et patienter. Or, il y a longtemps que la promesse a été faite pour la première fois, et le même langage continue d'alimenter une certaine politique. C'est bien joué, l'avenir contient tout et permet de bafouer le présent : l'essentiel se rassemble en une telle idée, car nous pouvons tout dire sur la croissance, la réduire, l'augmenter ou la nier. Cependant, la vieille question demeure, à qui sert-elle quand elle est la seule politique tenue aujourd'hui ?

IL Y A L'HORREUR

Qu'est-ce qui interdit de continuer le même type de croissance ? Qu'est-ce qui rend suspects ceux qui persistent dans son éloge ? C'est l'horreur d'un monde, c'est la crois-

spectacle de la mort, quel qu'il soit, suscite toujours un sentiment d'échec. Échec de la croissance, échec d'une « politique », parce qu'échec d'une sinistre bourgeoisie.

ET LA FRANCE ?

Si les pays qui prônent une croissance indéfinie n'étaient responsables que d'eux-mêmes, la question demeurerait interne. Seulement, il y a l'extérieur, le Tiers-monde et les pays en voie d'industrialisation qui n'ont pour modèle d'histoire que celui construit par les pays industrialisés. La course à l'énergie se veut mondiale parce qu'elle est une compétition pour certains et un but pour d'autres. C'est ainsi que L. Senghor déclare à l'Europe : « Donnez-nous la pollution ». C'est ainsi que le Koweït, la Lybie, la Turquie, s'apprêtent à suivre le modèle nucléaire après l'Iran, le Pakistan, le Brésil, etc...

N'y aura-t-il aucun pays qui se distinguera de cette course absurde



sance inversée. Le chômage, l'ennui, le suicide, et aussi ce dont nous ne parlons pas encore assez souvent, le fait pollution : phénomène moderne, pleinement dépassé par ce qu'il signifie.

Bien que des enfants meurent encore à Seveso, la production de dioxine n'a pas cessé ; malgré la catastrophe d'Ekofisk, des puits de forage sont projetés dans les eaux territoriales ; en dépit de l'abandon prudent des États-Unis, la France reprend le projet de construction d'un surgénérateur nucléaire (Superphoenix). Et à chaque fois, parce qu'il faut produire, toujours produire. Pourquoi ? La croissance !

Point de finalité à la croissance, point d'horizon, puisqu'elle se veut elle-même un horizon dont le spectacle est à bien des égards un spectacle de mort. Des poissons croupissants dans un cours d'eau expriment plus qu'une simple pollution. Ils évoquent l'échec ; le

et gratuite ? C'est peut-être à la France de sortir du rang, et jouer, pour une fois depuis longtemps, cette fameuse carte de l'intelligence, et dénoncer ce borborygme. En travaillant comme les autres, à la croissance indéfinie, peut-être y perdra-t-elle son âme après avoir perdu son originalité ? Pourquoi ne dénonce-t-elle pas la course à l'énergie ? Pourquoi ne donne-t-elle pas l'exemple en revenant sur des questions beaucoup plus essentielles que la croissance indéfinie, celle posée en particulier par le vaste état de fatigue qui importe si peu à nos politiciens ?

De plus, si la France peut encore étonner le monde, ce n'est pas à travers la croissance qu'elle le peut, ni par une dignité économique fictive - la puissance n'est pas l'histoire -, mais, comme l'écrit Malraux, « elle ne trouvera son âme qu'en la trouvant pour les autres ».

Philippe CURNARIE

"les maîtres-penseurs"

d'andré glucksmann

Pierre Boutang termine dans ce numéro son analyse du magistral ouvrage d'André Glucksmann.

La force et la difficulté du livre tiennent à l'enchevêtrement de ses thèmes majeurs : impossible de le lui reprocher, puisque la situation dans laquelle les « maîtres-penseurs » ont jeté le monde moderne, c'est une telle « imbrication » du savoir et du pouvoir, du théorique et du pratique ; tout serait plus clair, sans doute, si l'on remontait à Kant, que ses héritiers conscients ou non, mais toujours rebelles, n'ont pas tué : il reste qu'à propos du « renversement copernicien », cette remontée, et ce meurtre, sont esquissés ; j'attends de Glucksmann qu'il prolonge ses remarques sur le sens réel de ce renversement (« Ce sont les ambiguïtés les plus tordues du slogan *révolution copernicienne* qui portent en elles l'avenir, comme la nuée, l'orage (...) Kant et Copernic font deux. Par contre, dans le face à face de la Raison allemande et de la Révolution française, où est Copernic ? ») Il en résulte déjà — voyez p. 134 le chapitre sur « la nouvelle gravitation universelle et universitaire » — que l'idéalisme allemand, surtout chez Fichte et chez Hegel, mais avec une plus secrète tyrannie chez Marx, ne ramène à la « subjectivité », qui pourrait être aussi la substance, qu'en faisant en elle le plus terrible des déserts objectifs : « en tant que révolution de la raison, la révolution copernicienne tue, plutôt deux fois qu'une, le sujet-subjectif, le « jugement perceptif » (Fichte), l'opinion empirique (Hegel), le spontané, l'immédiat — ce n'est pas du point de vue de la terre qu'on régularise scientifiquement le mouvement des astres, mais bien en le considérant juché sur le soleil. »

Ainsi la condamnation la plus radicale de la philosophie allemande des maîtres-penseurs, rejoint-elle (que cela lui déplaît ou non) celle que notre jeunesse studieuse et naïve avait apprise de Maritain et de Maurras ; curieusement, Glucksmann rejoint *encore*

par pierre boutang

plus Maritain, en ce qu'il étend son rejet à Descartes, n'innocente point idéologiquement la France de l'âge classique, comme son scrupule patriotique y inclinait Maurras. Le caractère totalitaire du savoir-pouvoir, dans le programme de conquête cartésienne du monde, préfigurait l'hérésie humaine des maîtres-penseurs allemands, mais pour passer de la simple annonce à l'accomplissement, il fallait Rousseau, la révolution française, et l'accomplissement de celle-ci en Napoléon.

L'horreur du mensonge

« A partir de la Révolution française, on n'aime plus le savoir, on sait ». Oui, dès la page 3 de la phénoménologie, Hegel date la naissance de la science des événements français qu'il nomme discrètement *notre temps* : « est désormais possible une science qui réponde aux questions formulées jadis par les philosophes. La position d'où cette thèse est avancée : notre temps est celui de la révolution, pas *entre autres*, mais essentiellement. Ici on distingue le point autour duquel tourneront toutes les pensées des intellectuels révolutionnaires deux siècles durant, pivot d'enthousiasme mais aussi d'aveuglement, point de *fusion* de la théorie scientifique et du mouvement des révolutions populaires, point de confusion des prétentions du théoricien et des exigences du petit chef meneur d'hommes... » A partir de la Révolution française,

dit Glucksmann ; mais c'est bien la révolution sous ses diverses formes, toutes frappées du sophisme totalitaire et volontaire des maîtres-penseurs, qui est ici abjurer. Il me semble aussi, sans connaître Glucksmann autrement que par les propos, naguère, de Dominique de Roux, et par l'amitié de Clavel, que son rejet du mythe de la Révolution ne dépend que d'un violent accident de sa nature personnelle : une horreur du mensonge qui le rapproche de Soljenitsyne, liée à la honte de s'être laissé tromper par la dogmatique, la pseudo-théologie hégélo-marxistes. Pousse à ce point le refus de la grimace produit les pamphlétaires de la grande espèce et rapproche les hommes au delà des clivages « politiques ». En réalité le philosophe, lorsqu'il a le courage de rompre avec les conventions de métier, peut et doit être le vrai pamphlétaire. Il *fait justice*, sans peur ni envie. Écoutez, par exemple, comme il reunit la postérité de Hegel, de Marx et de Nietzsche : « adossés à une insurrection qui règle le compte du passé, armés d'un savoir qui domine le présent, bâtisseurs du programme qui maîtrise le futur, se dépassant les uns les autres jusqu'à Pékin, chacun posant la vérité de ce qui précède, tous annonçant la suite, tel Nietzsche porte-parole de Zarathoustra porte-parole du surhomme qui se surmonte



dans l'affirmation de l'éternel retour, *en avant!*, les voilà, dans la Walhalla de la raison occidentale ils édifient de grandes galeries des glaces, où la Révolution la plus radicale et la Science la plus définitive enfin se répondent ».

Hegel et la lutte à mort

La grimace n'a pas commencé, mais s'est fixée en une sorte d'icône démesurée, avec Hegel. Grimace qui chez le jeune Hegel était tragique, et tragédie peut-être authentique. C'est Jean Wahl qui me l'avait fait soupçonner au début de son « malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel ». Je ne suis d'ailleurs pas certain que Glucksmann soit tout à fait juste avec Hegel au chapitre « la nouvelle Grèce et son juif ». La relation au judaïsme est plus compliquée que cela, Wahl le montrait à propos des pages étonnantes, mêlées de haine et d'amour, sur Abraham. Glucksmann indique, mais un peu trop vite, que c'est l'esprit de domination, dans une conscience obsédée par le rapport de maître à serviteur, que Hegel poursuit en son « juif », avant de s'en laisser lui-même envelopper. La vraie réponse serait que le rapport de maître à serviteur, quand le maître est l'infini — et qui a *élu* le fini — n'est assimilable à nul autre, mais au contraire efface ou mesure tous les autres selon qu'ils sont ou non légitimes. Que, de surcroît le serviteur, *servus*, peut

être celui qui *garde*, qui a reçu la charge de garder, selon un ordre qui ne se fonde qu'en Dieu, et pas chez les petits ou grands maîtres-penseurs ivres de puissance.

Cela m'étonne un peu que Glucksmann n'ait pas rencontré, ou ait négligé, le merveilleux sophiste Kojève, qui mieux que personne sut associer Hegel et Marx, qui mourut dans la conviction que Hegel avait accédé, avec l'esprit universel, et l'esclave, à la maîtrise du monde et à l'âge anhistorique. Or le mythe de la lutte à mort issue du désir humain qui est « désir de désir » atteint dans l'interprétation de Kojève à sa quasi perfection translucide. Mais c'est un *mythe*, et finalement abject, seulement si l'on refuse ce que croient Hegel et Kojève, que l'*action*, c'est d'abord (en histoire et en dialectique) de s'imposer au premier homme rencontré. C'est un mythe si l'on croit au contraire que cette lutte de pur prestige entre deux êtres se prétendant hommes, est une chimère et une pétition de principe : la première « lutte à mort » n'est pas entre deux hommes, ni entre un maître et un esclave, ni entre un homme et une femme ; c'est la lutte de l'homme avec Dieu, entre la créature et le Créateur, puis entre l'elu à la nuque raide et le maître qui l'a choisi. Ce mythe là (qui pour la tradition judéo-chrétienne est plus qu'un mythe, un objet de foi), fait et laisse exister une nature de l'homme, et de chaque homme, alors que l'autre, chez Hegel et chez Kojève, en forgeant l'abstraction vide d'un désir du désir, ne spécifie l'homme que par la lutte et le jeu des miroirs de la reconnaissance de droit.

Un accent nouveau

Ce qu'André Glucksmann a voulu, en dehors de la destruction des mensonges de la Terreur (« la terreur n'est pas française » dit Rimbaud) nous le saurons par la suite de son œuvre. Ce n'est pas un préjugé que de signaler un accent nouveau, puissant, mis sur l'homme dans sa nature, son héritage réel et sa singularité. Je ne parle pas seulement de sa sympathie inattendue pour ce type d'homme qu'est le *chouan*, mais surtout de son rejet de la « page blanche » et la table rase où il rencontre (encore une fois, quoiqu'il puisse en penser, et même si cela lui déplaît) les philosophes de la Contre-Révolution. Il dénonce la même abstraction terroriste dans les définitions successives de la « classe universelle », le *négligé* chez Hegel, le prolétariat de Marx et même la « plèbe » de Bakounine, ou l'avatar du peuple dans le communisme chinois : « *Les différents leaders parlent des différentes masses dont ils se réclament dans les mêmes termes : en « dissolution », en « perte totale de soi », la masse « à peu près vierge de toute civilisation bourgeoise » vaut par cette virginité même. Elle sera la feuille que sa blancheur défend, où le maître penseur inscrira librement son plus beau poème, elle sera la terre en friche que l'État retournera librement pour se donner des fondations rationnelles.*

La définition de la classe radicale est son absence présumée de racine ; elle promet la solution par son apparente dissolution totale. Et si elle doit nous rééduquer, ne serait-ce pas dans l'exacte mesure où le maître penseur se l'offre comme manque total d'éducation et donc, par lui, parfaitement éduicable ?

En convoquant des masses supposées de plus en plus radicales, c'est-à-dire vierges et muettes, le maître penseur met au point son fantastique numéro de ventriloquie. Avant de nous couper le souffle il lui revient de couper la parole de ces masses, peut-être moins bouches cousues qu'il ne les rêve ».

En saluant ce grand livre, nous ne pouvons que souhaiter que les ventriloques (les mêmes qui déléguaient l'autre vendredi, à la télévision, leurs roquets pour défendre contre Glucksmann la Terreur et le désordre établis) soient au moins troublés dans leurs exercices, et, qui sait, que le *peuple* véritable, le pays réel, commencent d'en être éveillés.

Pierre BOUTANG

— André Glucksmann — Les Maîtres penseurs — Ed. Grasset en vente au journal franco 49 F.

la n.a.f. en mouvement

OPÉRATION « VÉRITÉ »

Beaucoup de nos lecteurs ont réagi à notre appel pressant pour la souscription et la troisième liste que nous publions aujourd'hui a fait monter le total à 16 500 F. Il ne reste donc plus que 9000 F à rassembler pour atteindre l'objectif que nous avons fixé pour la fin avril...

Ce retard important de plus d'un mois, nous a mis dans une situation très difficile et nous avons été contraints de suspendre temporairement la « lettre royaliste » pour pouvoir « boucler » nos échéances. Cette suspension ne sera que temporaire dans la mesure où tous nos lecteurs se sentiront concernés par notre problème financier.

Il faut que vous sachiez que si nous voulions équilibrer le budget de « Royaliste » sans recettes publicitaires et sans aucun apport extérieur nous devrions doubler le prix des abonnements, ce qui constituerait un frein énorme à notre diffusion et à notre progression.

C'est donc seulement vos dons volontaires qui permettent de maintenir des prix très bas. Nous allons procéder néanmoins à un léger relèvement des tarifs (inférieur au taux d'inflation annuel) à partir du 30 juin. L'abonnement annuel passera à 90 F, celui de six mois à 50 F et celui de trois mois à 30 F. C'est à nos lecteurs et abonnés fidèles que nous demandons de combler la différence entre le prix de revient réel et le tarif d'abonnement pratiqué.

Alors à vos chèques sans plus tarder.

Yvan AUMONT

P.S. Adressez vos dons à Royaliste C.C.P. Paris 18.104.06 N en précisant « pour la souscription ».

MEETING UNITAIRE

Avec les orateurs du Centre d'Études pour l'Indépendance Nationale, de l'Union des Jeunes pour le Progrès, de la Nouvelle Action Française, de l'Appel, du comité animé par Michel Debré et de nombreuses autres personnalités.

NON A L'IMPOSTURE EUROPÉENNE!

LUNDI 13 JUIN à 20 h 45
44, rue de Rennes
(métro : St-Germain)

à nos lecteurs

Comme chaque année nous publions courant juillet un **numéro spécial** de 16 pages qui sera diffusé pendant les vacances. Excellent instrument pour faire connaître « Royaliste » et la N.A.F., ce numéro doit être utilisé au maximum par nos lecteurs.

Diffusion de la main à la main, envoi sous bande, toutes les méthodes doivent être bonnes pour donner à ce numéro une audience

énorme. Passez nous nos **commandes**, dès aujourd'hui, au tarif suivant, pour que nous puissions déterminer le tirage :

1 ex. : 4 F
5 ex. : 8 F
10 ex. : 15 F
20 ex. : 25 F
50 ex. : 50 F
100 ex. : 90 F

Règlements au journal C.C.P.
Royaliste 18 104 06 N Paris.

3^e LISTE DE SOUSCRIPTION

Anonyme Agen 40 F - lycéen Grenoble 19 F - P. Le Roué 25 F - D. Matton 50 F - A. Vaugrente 20 F - Mlle. Buffet 100 F - Mme Conche 200 F - E. Ozenne 30 F - M. Massin 15 F - A. Langlois 100 F - J.M. Froelig 50 F - Dr Garnier 100 F - P. Bollet 50 F - R. Talbot 50 F - H. Normand 100 F - G. Deffes 50 F - M. Chaunier 100 F - G. Girardeau 70 F - F.L. 20 F - O. Moulin 50 F - P. Dusol 46 F - M. Giraud 200 F - J.M. Bonifay 50 F - Anonyme Morbihan 100 F - J.C. Dubreuil 80 F - L. Portier 10 F - D. Pareyn 30 F - Teissier 100 F - Frater 35 F - Desmonet 5 F - Tatibouet 47 F - M.C. 10 F - N. Lucas 25 F - L.R. 55 F - J.M. Lack 100 F - S. Halleppée 100 F - D. Rigollot 100 F - N. Lucas 20 F - anonyme Seine-Saint-Denis 70 F - J. Apler 20 F - J. de Monneron 200 F - F. Guerry 400 F.

Total de cette liste : **3042 F**
Total précédent : 13 397 F
Total général : **16 439 F**

feux de la saint-jean

Tous nos amis de l'Est de la France sont invités à nos « feux de la Saint-Jean » qui auront lieu les samedi 11 et dimanche 12 juin à Tourailles près de Gondrecourt (Meuse). Le rendez-vous est fixé dans l'après-midi du samedi à Tourailles. Apporter son matériel de couchage. La boisson et la nourriture seront fournies sur place. Il est possible de coucher à l'hôtel à proximité, à condition d'avoir réservé à l'avance.

bulletin d'abonnement

Les abonnés reçoivent en supplément, «La lettre royaliste», publication bi-mensuelle qui leur est spécialement destinée et qui paraît en alternance avec le journal.

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (25 F.), 6 mois (45 F.), un an (80 F.), de soutien (150 F.) *

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

ROYALISTE, 17 Rue des Petits Champs, 75001 Paris — C.C.P. 1810406 N Paris



par
bertrand
renouvin

L'Imposture

L'IMPOSTURE

Le projet de loi sur l'élection de l'Assemblée européenne au suffrage direct sera débattu à la mi-juin. Il importe de dire que ce projet est une imposture et que ce débat sera celui de la trahison. Cela malgré les «garanties» dont prétend s'entourer le gouvernement. Cela malgré les précautions oratoires de parlementaires qui demanderont des assurances, qui joueront les défenseurs sourcilleux de l'indépendance nationale avant d'approuver le texte gouvernemental.

C'est écœurant de lacheté et d'hypocrisie. Car Michel Debré a parfaitement démontré que toutes les «garanties» que pourra donner le gouvernement et que pourra voter le Parlement ne vaudront rien si l'Assemblée européenne décide d'étendre ses pouvoirs, puisque les députés français - en admettant qu'ils adoptent tous la même attitude - seront trop peu nombreux pour empêcher quoi que ce soit.

Le piège est redoutable. D'autant plus que l'opinion française ne s'intéresse pas au débat, qu'elle estime juridique et abstrait. D'autant plus que chacun s'efforce de minimiser la question, les européistes, eux-mêmes sachant que la discrétion est la meilleure des tactiques. Ainsi la classe politique se prépare à enclencher le mécanisme des abandons de souveraineté dans l'indifférence générale. La classe politique tout entière puisque l'esprit d'abandon règne à gauche comme à droite.

L'ABANDON

A gauche pourtant, le Parti socialiste semblait s'être libéré de son euro-atlantisme puisque, ces dernières années, des responsables aussi différents que Charles Hernu et Jean-Pierre Chevènement parlaient le langage de l'indépendance nationale.

Mais le Parti socialiste s'est déclaré favorable au principe de l'élection de l'Assemblée européenne et les «durs» du CERES voteront comme la majorité du Parti. Au nom de la discipline. Et surtout pour ne pas provoquer, sur un point aussi «mineur», une crise qui les priverait du pouvoir l'an prochain.

A gauche pourtant, le Parti communiste semblait devoir rester inflexible. D'abord parce que son électorat et ses militants sont de véritables patriotes. Ensuite parce qu'il avait tout intérêt à faire oublier une longue tradition d'inféodation à Moscou. Et nous de démontrer que le P.C. était en train de se nationaliser. Et nous de réclamer l'unité d'action des royalistes et des communistes contre l'Europe. Notre analyse et nos propositions firent scandale...

Pourtant, c'est vrai : le Parti communiste s'est intégré à la communauté nationale, et son ralliement à la force de dissuasion en est un nouvel exemple. Mais, en même temps, le P.C. s'est totalement intégré au jeu politique. Et les impératifs de la «politique unitaire», et la volonté de parvenir au pouvoir l'emportent sur le souci de l'intérêt national. Conservateur de lui-même, gestionnaire de l'ordre établi, le Parti communiste n'est plus depuis longtemps un parti révolutionnaire. C'est un parti comme les autres, reproduisant toutes leurs tares mais en les aggravant d'une énorme bureaucratie héritée de longues années de monolithisme et de servilité stalinienne. Ce qui permet à un Kanapa de parader encore sur les estrades, et à un Marchais de se renier en toute tranquillité. C'est triste pour les militants communistes qui ont du patriotisme, de l'enthousiasme et de la générosité à revendre.

Mais la droite ? A l'heure où j'écris, on ne connaît pas encore la décision du groupe RPR. C'est dire qu'elle sera de toutes façons dictée par des considérations tactiques : sinon les amis de M. Chirac se seraient ralliés depuis longtemps au non catégorique de Michel Debré. Mais la peur de la dissolution incite à la prudence, et le RPR ne s'opposera au projet que s'il ne lui en coûte rien. Dommage, car la droite tenait là l'occasion de redorer son blason terni par le conservatisme et par trop de compromissions avec le monde de l'argent. Mais si elle vote le projet, comment pourrait-elle parler le langage du patriotisme aux prochaines élections et reprocher à ses adversaires de manquer des vertus qu'elle est incapable de pratiquer ?

Restauré par un Président maladroit, l'édifice parlementaire abrite la même médiocrité et les mêmes bassesses qu'autrefois. Et le même dégoût de remonter à nos lèvres...

ÉCHECS

Le dégoût et la colère parce que cette Assemblée européenne est une imposture : — C'est une imposture de proposer aux peuples d'Europe un système parlementaire dont nos voisins se moquaient quand nous

le subissions avant 1958 et qui plonge aujourd'hui l'Italie dans la crise que l'on sait. Adopter ce système pour la «communauté européenne» revient à multiplier par neuf la pagaille, l'irresponsabilité et la corruption des régimes d'assemblée.

— C'est une imposture non seulement parce que ces institutions sont désuètes, mais aussi parce qu'elle sont placées au-dessus du néant. Car l'Europe européenne n'existe pas, même sous la forme économique : la construction brinquebalante baptisée «marché commun» n'a pas résisté à la crise de 1973-1974. Car «l'Europe» n'a empêché ni l'inflation, ni le chômage, ni la récession, ni l'exploitation des travailleurs - et en particulier des immigrés. Car «l'Europe» a été incapable de résoudre nos difficultés, les aggravant au contraire, dans le Midi viticole comme dans la sidérurgie et le textile. Car «l'Europe» a été incapable de tenir ses promesses, qu'il s'agisse des disparités de prix à la consommation ou des inégalités régionales. Car «l'Europe» a échoué dans sa volonté d'«intégration», sur le plan monétaire comme sur le plan fiscal ou énergétique.

Ainsi l'Europe économique est un échec, et l'affaire de l'Assemblée européenne est une fuite en avant, destinée à masquer l'échec du traité de Rome.

L'EUROPE AMÉRICAINE

L'Europe des rêves et des promesses n'existe pas. Mais autre chose est apparu ou s'est développé à la faveur de cette «construction». Autre chose qui se nomme capitalisme, bureaucratie, technocratie, impérialisme américain. Car derrière le mythe de la «communauté européenne» apparaît une **communauté atlantique** - bien réelle celle-là - présidée par les États-Unis. Car l'Europe est américaine dans son économie, dans sa politique comme dans sa défense : c'est l'Europe des multinationales et des bases de l'OTAN, de l'invasion industrielle et culturelle en attendant celle des produits agricoles (1). Et c'est cela que nous sommes priés de reconnaître et dans quoi nous devrions nous fondre en votant pour l'Assemblée européenne.

Voilà pourquoi «Royaliste» dit NON à ce projet. Voilà pourquoi la NAF fait campagne contre la politique de démission nationale aux côtés des gaullistes de l'Union des Jeunes pour le Progrès.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ce refus n'est pas celui de la peur, ou de l'égoïsme. C'est le non de ceux qui entendent rester libres. Libres de refuser le capitalisme et l'impérialisme. Libres de refuser le totalitarisme sournois des technocraties de droite et de gauche. Libres d'accomplir les révolutions économiques et sociales nécessaires. Libres de réaliser par delà le cadre étriqué de l'Europe des neuf, notre ouverture au monde.

Bertrand RENOUVIN

(1) Voir dans le dernier numéro de «Royaliste» notre dossier sur les Visages de l'impérialisme.